

## LE TEMPS QUI N'EST PLUS

## A MA SŒUR POUR LE JOUR DE SA FÊTE

Il fut un temps, ma sœur, où, tout petits encore  
Nous marchions côte à côte en un sentier fleuri :  
Ces jours pleins de soleil que le souvenir dore  
Sont déjà loin d'ici.

Il fut un temps, ma sœur, où la brise embaumée,  
Nous versait à tous deux ses parfums printan-  
niers ;  
Nous roucouillions alors sous la même ramée  
Nos refrains familiers.

Il fut un temps, ma sœur, où notre âme sereine  
Croyait que le bonheur habitait tous les cœurs,  
Qu'un sentier de la vie on cheminait sans peine  
En effeuillant des fleurs.

Il fut un temps, ma sœur, méconnaissant le  
monde,  
Où l'on se serait dit : Le cœur ne ment jamais ;  
La joie était réelle et la douleur profonde,  
Les plaisirs étaient vrais.

Il fut un temps, ma sœur, où la mort au long  
voile  
Laisait bien dans nos cœurs quelques heures de  
deuil,  
Mais savions-nous alors, tous les chagrins que  
La planche d'un cercueil.

## MAIS CES JOURS NE SONT PLUS !

Oh ! ces jours ne sont plus ! Dans notre court  
voyage  
N'avons-nous pas foulé plus d'écueils que de  
fleurs ;  
Notre ciel fut souvent obscurci par l'orage  
Qui grondait dans nos cœurs.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Les chauds zéphirs  
des plaines  
N'ont plus de nos printemps la suave senteur,  
Ils séchent, en passant, tant de larmes hu-  
ides  
Qu'ils perdent leur fraîcheur.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Nos âmes éprouvées  
Savent bien, maintenant, qu'il n'est pas de bon-  
heur,  
Qu'on se blesse sans cesse aux épines cachées  
De la plus belle fleur.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Quelques pas sur  
la terre,  
Nous ont vite appris que bien des cœurs sont  
nenteurs,  
Que les plaisirs sont faux, que leur joie éphémère  
Cache bien des douleurs.

## ENVOI

Si la vie a ses pleurs, il est des heures pures  
Que l'on goûte dans les affections du cœur.  
L'amour, ce feu sacré, répand sur nos blessures  
Comme un baume enchanteur.

Oh ! aimons-nous, ma sœur ! Qu'ils passent les  
nuages !  
Ils nous cachent peut-être un riant lendemain.  
Quand on connaît la vie on craint moins ses  
En se donnant la main.

Le douze mars ; ma sœur, ce jour là te rappelle  
Les plus doux souvenirs de notre humble foyer ;  
Conserve-en toujours la mémoire fidèle  
Comme échos du passé.

A. MORISSET.

Ste-Henedine, mars 1880.

LE  
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

## I

## LES PLACERS

(Suite)

Ils se trouvaient près de la boutique d'un  
changeur. C'était une tente en toile, ouverte  
par devant. A l'entrée était une table en bois,  
faite de planches grossières et reposant sur  
deux troncs d'arbres, dont on n'avait pas en-  
core enlevé l'écorce verte. Une balance, quel-  
ques petits tas de dollars ou de piastres, trois  
grandes pépites, un peu de poussière d'or, une  
feuille de papier blanc et deux revolvers étaient  
tout ce que l'on remarquait sur la table.

Derrière ce comptoir se tenait un homme  
maigre avec des lunettes sur le nez. Il était  
penché en avant et tenait d'une main la balance  
et l'autre était posée sur un revolver ; il tour-  
nait son regard vers la foule, immobile et muet,  
comme un renard qui épie sa proie.

Deux chercheurs d'or s'approchèrent du  
comptoir ; l'un d'eux tira de sa poitrine un  
petit sac en cuir qui pendait à son cou par un  
cordon, on vida le contenu sur la feuille de pa-  
pier et dit en français :

— Voilà, papa Crochu ; pèse moi cela et  
donne-moi des piastres à la place ; mais ne me  
vole pas ou je renverse la baraque.

— Qui t'appelle ? grommela le banquier.  
Prends ton or et va ailleurs.

— Allons, allons, pas tant de paroles. Pèse-  
le, te dis-je, je ne détournerai pas les yeux de  
tes doigts crochus.

Le changeur enfoua sa main dans le petit  
tas de paillettes d'or, et prétendit que le métal  
n'était pas pur ; l'autre soutint le contraire en  
jurant. Tout en parlant et en discutant, le  
changeur pesa l'or et compta une certaine somme  
en piastres. Les chercheurs d'or quittèrent la  
boutique en disant que ce serait un fin renard,  
celui qui saurait les tromper.

Pardoes emmena ses amis. Lorsqu'il se vit  
assez éloigné du changeur :

— Je connais ce papa Crochu, dit-il. C'est le  
plus grand escroc que l'on puisse trouver dans  
toute l'Amérique. Il a fait en France dix ans  
de galère pour avoir signé de faux billets de  
banque. Vous croyez qu'il n'a pas trompé ce  
naïf blagueur ? Il l'a dupé trois fois. Première-  
ment, il a un poids en cuivre dans l'intérieur  
duquel il y a de l'or, et qui pèse par conséquent  
beaucoup trop ; secondement il ne leur a pas  
donné le prix de l'or, à beaucoup près, et, troi-  
sièmement, il a escamoté une partie de l'or de  
ces hommes, à travers le papier.

— A travers le papier ? s'écria Donat étonné.  
Est-ce que l'or passe à travers le papier ?

— Tu ne comprends pas ce que je veux te  
dire. Il y a deux ou trois feuilles l'une sur  
l'autre ; au milieu de chacune de ces feuilles, il  
y a une coupure que l'on ne peut apercevoir.  
Pendant qu'on parle et qu'on se dispute, le  
changeur joue avec ses doigts dans l'or, en ap-  
parence pour s'assurer qu'il est pur ; mais il re-  
mue les feuilles de papier de telle façon que les  
coupures s'ouvrent et une partie de l'or passe  
au travers. Il a volé de cette manière une once  
d'or à son dernier chaland.

— Et l'as-tu remarqué enfin cette fois ? de-  
manda Victor.

— Certainement, aussi bien que je te vois.  
— Pourquoi n'as-tu pas prévenu ces pauvres  
chercheurs d'or ?

— Oui, si on calcule ainsi dans les placers,  
on s'attire à tous moments les affaires les plus  
dangereuses. Chacun pour soi : tant pis pour  
celui qui se laisse tromper. Si j'avais dit un  
mot, le changeur aurait appelé par un coup de  
sifflet, un cri ou tout autre signe, les gens des  
stores environnantes et nous aurions été entou-  
rés instantanément d'une vingtaine de gaillards  
menaçants. Les propriétaires des boutiques ont  
conclu une sorte d'alliance pour leur défense gé-  
nérale. Sans ce moyen, ils ne pourraient pas  
tenir longtemps ici.

Ils passaient en ce moment devant quelques  
stores où l'on vendait de la farine, du lard et  
d'autres provisions.

— Un jambon ! s'écria Donat. Mes amis,  
voilà un jambon ! Pardoes, achetons-le ; nous  
ferons bombance. L'eau m'en vient à la bouche.  
Du jambon, mes amis, c'est un régal quand on  
n'a mangé depuis si longtemps que des galettes  
avec du lard à moitié gâté !

— Innocent ! dit le Bruxellois. Ce jambon  
coûte peut-être quatre onces d'or.

— Quatre onces d'or ? Pardieu, il fait bon  
avoir des porcs ici. Quelques onces d'or, et il y  
a quatre jambons à un porc !

— Non, mais nous achèterons du tabac ; nous  
n'en avons presque plus, et cette consolation ne  
peut pas nous manquer.

Ils s'approchèrent de la boutique. Pardoes  
prit un paquet de tabac qui pouvait peser deux  
livres, et en demanda le prix.

— Cinq dollars, répondit-on.

— Plus de vingt-six francs ? grommela Donat.  
A ce prix, j'achète toute une charretée de tabac  
à Natten-Haendonck.

— Il n'y a rien à dire, mes amis, remarqua  
Pardoes. Les prix baissent et haussent ici en-  
core mieux qu'à la Bourse. Nous venons dans  
un mauvais moment ; il y a peu de tabac dans  
les stores. Si nous attendons jusqu'à demain,  
nous devrons probablement donner le double. —  
Venez, allons boire un grog dans cette grande  
tente.

— Si nous buvions plutôt une bouteille de  
vin ? demanda le baron qui paraissait de bonne  
humeur.

— Une bouteille de vin ? Elle coûte au moins  
un once d'or et nous avons à peine dix dollars à  
nous tous.

— Va donc pour le grog, puisque le vin dé-  
passe nos moyens.

La tente dans laquelle ils entrèrent était  
remplie de gens qui se tenaient tous debout et  
avaient un verre à la main, car il n'y avait là  
aucun siège. Aussi, dès que les Flamands eurent  
vidé leur grog et payé quatre dollars, ils quit-  
tèrent cet endroit, où l'on frémissait en enten-  
dant le langage grossier des ivrognes qu'on voyait  
chanceler de tous côtés et où l'on suffoquait à  
cause de l'épaisse fumée de tabac qui empêchait  
de respirer.

— Venez, maintenant, mes amis, dit le Brux-  
ellois, nous en avons vu assez, et nous ne pou-  
vons pas oublier que nos amis qui sont là-bas  
aimeraient aussi à venir dans la vallée et aux  
stores. Nous possédons encore six dollars. Nous  
en donnerons deux à Creps et à l'Ostendais pour  
avoir aussi un grog. Nous garderons les autres à  
tout événement.

Il s'arrêta cependant devant une tente spa-  
cieuse qui semblait remplie de monde, et dans

laquelle on entendait un grand bruit comme si  
une querelle s'y fût élevée.

— Que vend-on là-dedans ? demanda le ba-  
ron.

— C'est une maison de jeu, répondit Pardoes  
se frottant le front en réfléchissant.

— Ah ! je le vois bien, dit Roozeman. Re-  
garde le malheureux qui en sort ! Il est pâle  
comme un mort, l'écume lui sort de la bouche,  
il s'arrache les cheveux. Pauvre jeune homme,  
il a perdu peut-être en une heure la fortune qu'il  
avait arrachée à la terre par six mois d'un tra-  
vail d'esclave !

— Il me vient une idée, murmura le Bruxel-  
lois. Les dollars que nous possédons encore ne  
peuvent nous être d'une grande utilité. Si  
nous allions nous risquer au jeu ? Avec un peu  
de bonheur, on y gagne souvent une grande for-  
tune en quelques minutes.

— Non, non, je n'entre pas là pour un mor-  
ceau d'or aussi gros que le poing ! s'écria Donat.  
Je n'aimerais guère perdre le lobe de ma seconde  
oreille.

— Et les camarades de la montagne ? objecta  
Victor. Iront-ils nous perdre l'argent qui leur  
appartient ? D'ailleurs, on se bat sans doute là-  
dedans...

Le mot n'était pas sorti de sa bouche qu'un  
coup de pistolet retentit dans la tente. Un  
mouvement violent, agité le groupe de joueurs,  
et il s'ouvrit immédiatement pour laisser passer  
quelques hommes qui portaient un cadavre  
mourant par les bras et par les jambes, tandis  
qu'au dessus de leurs têtes brillaient encore des  
couteaux menaçants et que d'affreuses impréca-  
tions remplissaient l'air. La victime qu'ils em-  
portaient hors de la maison de jeu avait reçu  
une balle dans la poitrine ; le sang coulait en-  
core de l'horrible blessure.

Les porteurs, qui n'étaient pas moins furieux  
et ne juraient pas moins que leurs ennemis, dis-  
parurent derrière la tente. Tout, dans la  
maison, reprit son train habituel et on entendit  
de nouveau la voix du banquier dominer le mur-  
mure des joueurs. Les Flamands, émus, pour-  
suivirent leur chemin et gardèrent quelque  
temps le silence.

— Que vont-ils faire maintenant du cadavre  
du malheureux joueur ? demanda Roozeman.

Ils vont creuser un trou au pied du rocher et  
le couvrir de terre et de pierres.

— Sans autres cérémonies ?

— Rien.

— N'y a-t-il pas de prêtre ici pour dire au  
moins une prière sur la tombe ? Demanda le Do-  
nat.

— Un prêtre ? répéta Pardoes. Un prêtre  
dans les placers ! il est venu un prêtre lorsque  
j'y étais. L'homme avait de bonnes intentions ;  
il commença à sermonner et voulait rappeler aux  
chercheurs d'or qu'ils étaient chrétiens. Savez-  
vous ce qui est arrivé ? Le pauvre prêtre, pour  
ne pas mourir de faim, a été obligé de chercher  
de l'or comme les autres. Personne ne le vou-  
lut pour compagnon, parce qu'il voulait entra-  
ver par ses exhortations la liberté sauvage qu'on  
regardait ici comme l'unique avantage de la vie  
des placers. Il a été obligé de s'engager comme  
journalier au service d'un chercheur d'or. Oh !  
il est resté depuis lors, je n'en sais rien — Eh  
bien, Donat, que fais-tu donc, niais ? As-tu peur  
que le spectre du mort te poursuive ? Tu fais  
des signes de croix et tu cours avec les mains  
jointes. Je crois que tu trembles.

— Je prie pour l'âme du joueur assassiné et  
un peu pour la mienne répondit Donat. Je  
tremble, en effet, à l'affreuse pensée que le  
pauvre Donat pourrait aussi mourir dans ce  
pays maudit. Etre enterré dans un coin comme  
un chien, sans prêtre, sans prières ! pas même  
une petite place de terre bénite pour attendre  
le jugement dernier.

Pardoes éclata de rire.

— Oui, oui, ris toujours, murmura Donat avec  
un gros soupir. Chacun a ses idées. Je ne veux  
pas me reposer ailleurs que dans le cimetière de Na-  
tten-Haendonck, où reposent mes parents. Alors  
je serai au moins certain que Anneken fera  
mettre une croix de bois sur ma tombe et versera  
quelquefois une larme en mémoire de son mal-  
heureux Donat.

Et ces tristes pensées l'attendrissaient si fort  
qu'il commença à se frotter les yeux avec la  
manche de son long frac pour sécher deux lar-  
mes qui obscurcissaient sa vue.

Roozeman, dont l'esprit avait été assombri  
par la vue du cadavre et par les paroles de Do-  
nat, consola cependant son mélancolique ami en  
lui faisant espérer que Dieu, qui les avait visible-  
ment protégés jusque-là, leur accorderait de re-  
tourner sains et saufs dans la belle et heureuse  
Belgique. Il parla de leur arrivée aux placers,  
des fouilles qu'ils allaient faire dès le lende-  
main, de l'activité avec laquelle ils travailler-  
aient, de l'or qu'ils trouveraient probablement  
en abondance et qui leur permettrait de retour-  
ner bientôt en Europe riches et contents et de  
rendre heureux à jamais Anneken, Lucie, leurs  
parents et leurs amis.

L'esprit de Donat était extrêmement mobile.  
Il fallait peu de chose pour l'attrister et l'a-  
battre ; mais peu de chose aussi suffisait pour  
lui faire envisager les choses sous un beau jour  
et lui rendre le courage et la confiance. Il sou-  
rait déjà aux joyeuses perspectives que le gé-  
néral Roozeman n'avait fait briller devant ses  
yeux que pour le consoler. Le naïf jeune homme  
avait déjà oublié le cadavre, et causait du cha-  
teau qu'il allait acheter, de l'existence digne  
d'envie qu'il allait procurer à son Anneken, de  
ses petits yeux noirs et de la tendre affection  
qu'il savait bien qu'elle lui portait.

Pendant qu'ils s'encourageaient ainsi l'un  
l'autre par la peinture d'un bonheur très éloi-

gné, ils atteignirent le pied du rocher sur lequel  
était leur tente.

Le matelot maugréait et paraissait très fâché,  
parce qu'ils étaient restés si longtemps ; il vou-  
lait aussi aller aux stores ; et quoique la nuit  
commençât à tomber, il prétendit ne pas se pri-  
ver de ce plaisir. Lorsqu'il apprit qu'ils avaient  
bu chacun un grog, il exigea un dollar et invita  
Creps à aller avec lui. Celui-ci refusa son  
offre en disant qu'il était trop fatigué et qu'il  
avait grand sommeil. L'Ostendais partit seul.  
Les amis, après avoir mangé quelques crêpes,  
bu un peu de café et posté leur sentinelle, s'en-  
veloppèrent sous leur couverture et se glis-  
sèrent sous la tente. Un quart d'heure après, ils ron-  
flaient si fort qu'on eût pu les entendre à cent  
pas.

Vers onze heures, Donat, en sentinelle dili-  
gente, se promenait de long en large près de la  
tente. La lune brillait dans un ciel pur ; elle  
n'était qu'à son premier quartier, mais elle ré-  
pandait assez de clarté pour faire distinguer les  
objets de très loin comme des ombres noires.  
Donat pensait bien au cadavre du joueur tué, et  
disait tout bas une prière pour le repos de son  
âme ; parfois il s'imaginait voir dans les té-  
nébres une ombre qui prenait pour lui la forme  
du Mexicain que le matelot avait assassiné en  
route ; il entendait bourdonner à ses oreilles les  
effroyables malédictions du fils de l'innocente  
victime ; — mais il cherchait à se distraire et à  
se prémunir contre cette peur secrète en con-  
templant la vallée béante à ses pieds et pareille  
à un précipice à moitié éclairé. Des centaines  
de feux brûlaient ou couvaient encore ; le senti-  
nelles et les rares hommes qui erraient dans la  
lueur rouge des flammes ressemblaient à des  
diaboles veillant sur des hommes répréhensibles.  
La vallée, avec ses ténèbres impénétrables,  
son silence de mort et ses murailles de rochers  
gigantesques, faisait une impression profonde sur  
l'esprit de Donat comme s'il avait cru voir le  
faubourg de l'enfer.

Tout à coup son attention fut attirée par le  
son d'une voix rauque qui s'élevait au loin der-  
rière les broussailles. Il lui sembla qu'il y avait  
là des hommes qui se disputaient, car il enten-  
dait d'affreuses paroles et des menaces furieuses.  
Voyant quelqu'un s'approcher entre les sapins,  
il apprêta son fusil et cria :

— Qui vive ?

— Je vais tout à l'heure te tordre le cou, mau-  
dit Yankee ! répondit une grosse voix qui ne  
ressemblait pas mal au grognement d'un ours.  
— Ah ! c'est toi, Ostendais ! dit Kwik en  
riant. Il me semble que tu as la tête lourde  
et les jambes faibles. Par ici, camarade, par  
ici !

— Qu'entends-tu ? hurla l'autre qui était en-  
core occupé en imagination, à se disputer avec  
des hommes invisibles. Tu oses la répéter : Je  
suis un lâche ! Dis-le encore une fois !... meurs  
coquin....

Une balle siffla aux oreilles de Donat.

— Allons, allons, Ostendais, bégaya-t-il tout  
étourdi. Je ne suis pas un ennemi. Je suis Kwik,  
ton ami.

Mais avant qu'il eût achevé ces mots, le ma-  
telot se jeta sur lui de tout le poids de son  
corps, et le prit à la gorge comme s'il voulait  
l'étrangler. Tous deux se renversèrent et rou-  
lèrent par terre.

Le coup de pistolet avait fait sauter leurs  
compagnons hors de la tente ; ils furent encore  
plus surpris par le cri de détresse de Donat que  
le matelot, avec une force irrésistible, tenait  
cloué par terre, un genou sur sa poitrine, en  
criant comme un insensé :

— Des Américains me font taire ! Je broierai  
ainsi le cœur du plus fort Yankee !...

En ce moment, leurs amis, réveillés, s'élan-  
cèrent au secours du pauvre Kwik et l'arra-  
chèrent des mains du matelot. Celui-ci ne les  
reconnut plus et voulut se battre avec tous. On  
lui prit ses armes et on tâcha de le calmer ; mais  
il tapait, ruait et mordait comme un possédé.

— Le lasso ! le lasso ! cria le Bruxellois.

— Voilà ! voilà ! Je voulais justement lier la  
bête féroce. Vite ! vite ! il nous attirera une  
punition du ciel par ses horribles blasphèmes !

Pardoes entortilla le matelot dans le lasso.  
L'ivrogne se débattit encore un moment, puis il  
tomba lourdement sur le sol, sans mouvement.  
Il rugissait comme un lion ; ses malédictions  
éveillaient les échos de la vallée.

— Donnez-moi sa couverture, dit le Bruxel-  
lois. Ne soyez pas si émus, messieurs ; ce n'est  
que l'ivresse. Demain, il ne saura plus ce qu'il  
a fait. Retournez dans la tente, camarades ; je  
monterai la garde et je veillerai sur lui pendant  
une couple d'heures. Dans dix minutes il dor-  
mira comme une soie.

Lorsque les autres furent rentrés sous la tente,  
Donat dit à Jean Creps qui était couché à côté  
de lui :

— M. Creps, j'ai encore une idée.

— Allons, tais-toi, Donat ; on dirait que nous  
sommes ensorcelés.

C'est justement ce que je pense. J'ai souvent  
entendu parler de grands trésors qui étaient  
maudits et gardés par un dragon à sept têtes qui  
crachait du poison ; mais ici, il n'est pas be-  
soin d'un dragon à sept têtes pour cracher du  
poison. Le poison est dans l'air, et je commence  
à croire que nous finirons par devenir tous en-  
ragés. Songez donc, pour l'amour de Dieu, jus-  
qu'à où cela va : tout à l'heure, lorsque cet ani-  
mal écœurant était couché sur ma poitrine, j'a-  
vais une effroyable tentation de lui dévorer le  
nez ; mais je n'ai pas encore respiré assez de  
poison, car je ne l'ai pas fait ; Jean, monsieur  
Jean, voilà qu'il recommence à hurler.

Un ronflement sourd lui répondit.

Il laissa retomber sa tête avec découragement  
sur son havre-sac et murmura :